

AUGUSTO LUNEL
Un seul poème
présenté par Jean-Michel Goutier

En amour l'or

Ni par la porte ni par la fenêtre, mais par la face cachée de la lune des choses, je voudrais entrer en elles et ne pas employer les mots avec d'autre signification que celle qui change la mienne.

La poésie plutôt que de me révéler l'inconnu me *rend inconnu*. Comme si par l'inconnu exclusivement j'atteignais la connaissance et moi-même dès que je suis un autre. J'entends par là que mon domaine de poésie est l'amour et mon domaine d'amour la poésie.

Entre l'inconnu d'avant la naissance et l'inconnu d'après la mort se situe l'inconnu où j'entre sans arrêt et que je ne reconnais qu'à condition de devenir moi-même inconnu. Chaque femme de ma vie découvre en moi cet *autre* que je n'aurais jamais été sans elle.

Chaque femme est une initiation à moi-même.

L'amour, la rencontre sans limites avec elle est ce qui me fait et me défait. Dieu à deux. Je n'ai pas d'autre foi, ni d'autre religion.

Dieu est ce qui se passe entre toi et moi. Dieu n'existe que si nous nous aimons. Si tu m'abandonnes Dieu n'est plus, si tu me quittes tu m'enlèves Dieu. Seul, je ne suis rien mais avec toi nous sommes Dieu, parce que tu existes Dieu est partout; parce que tu m'aimes, il est en moi parce que je t'aime. Pas d'autre mysticisme, ni d'autre métaphysique, ni d'autre intelligence (de conception, de discours ou d'idéologie). Être l'amour. La sainteté à la portée de tous.

Mon silence, mon écart, provient de ce fait. Comment confondre ma quête qui n'est pas expressément celle de la parole avec ce qui est du domaine spécifique de la littérature?

Œuvre et amour ont en commun la matière et la nature de la rencontre. Dans mon déversement de rivière vers toi comme vers l'océan, j'aspire à ce que l'avènement de l'écriture n'ait lieu qu'exceptionnellement et à condition de naître d'une telle rencontre ou de la susciter.

Urgente et exclusive, comme une lettre d'amour qui nous serait destinée et que personne d'autre ne pourrait ouvrir, l'œuvre est une intimité qui se livre à celle de chacun. Abondant dans ce sens, le *tu* dans ma poésie se réfère à l'être humain en général, bien que souvent — pour *être de tout ce que je suis* — il soit adressé à la femme. Comme si, dans l'absolu, par elle j'arrivais à tous et que tous par elle m'arrivaient vraiment.

Voilà le pourquoi d'*Un seul poème*. Du début, j'ai conçu chacun de mes recueils comme un poème, ainsi j'appelais *poésies* ou *chants* les pièces qui le composaient. Maintenant je sais que ce que j'écris et ce que je n'écris pas est un seul poème, que ce que je dis et ce que je tais s'adresse à toi et par toi aux autres, que les autres par toi seule me sont intimes et que dans ce sens unique tout prend sens.

Dans le royaume de l'approximatif qui est celui de la formulation rationnelle, je n'oserais autrement m'annoncer comme amant si l'on n'entendait poète, ni poète si l'on ne comprenait amant, ce qui est — soit souligné en passant — la relative justification de cet essayer de dire quelque chose de sujet à caution sur le dire absolu qu'est la poésie.

Puisque c'est dans mon corps que l'alchimie du verbe se produit, je ne lirai à haute voix que ce que l'amour a transformé en or dans le silence... Une nouvelle alchimie s'impose ainsi: convertir l'or en amour.

Paris, septembre 1983

Ce poème a été lu par l'auteur accompagné d'Agnès Morghen et d'une musique de (et par) Alain Kremski dans le cadre de «la Revue parlée», au Centre Georges Pompidou, le 28 octobre 1983.

Comme si je m'éloignais de mes jambes,
m'éloignais de mon torse,
pour arriver à toi avant moi,
pour arriver à toi sans moi
et que ce soit trop
non tard mais lune, soleil, voie lactée,
quand tu comprendras
que ce que nous faisons est l'amour à nouveau,
Dieu à nouveau,
que la séparation est une autre manière d'être ensemble.

Ensemble de ce que les choses enferment
de plus que ce qu'elles sont,
ensemble de tout
mais sans personne de rien,
ensemble de tous ensemble,
ensemble de toi seule.

Comme qui aurait oublié son corps dans le train
ou s'était trompé de corps comme de station,
je suis descendu de la vie, avant moi
ou simplement dans un autre qui ne m'obéit pas,
en qui la seule chose de moi
est que je t'aime.

...Et remplissant d'inconnu mes poumons,
j'appelle,
ajoutant mon appel à l'appel qu'est la Seine
ajoutant ton nom à l'eau des fleuves,
au mot amour,
le feu d'eau de tes yeux,
j'appelle,

... mais un autre appel dévore le mien
et le silence qui naît est à deux voix,
à deux l'un, ...

Poème paru dans la *Revue Expresse* de Jean-Clarence Lambert, le 27-07-87

Mi amada

*Mi amada es un día de dos soles,
su mirada es la estación de los metales.*

*Viajo por su garganta,
por desnudos planetas que habito con los labios.*

*Mis manos sueñan,
atravesan jardines donde las flores son aves.*

*Sus hombros, ángeles atrapados en el vuelo,
me raptan en la huida.*

*Su corazón y el mío
palpitan entre sus muslos.*

*Viajo por sus cabellos
hasta el estanque de los peces de oro,
por aguas de otro planeta, cuando me mira.*

*Mi amada es la ciudad
donde por todas las calles se llega a la luna,
hermosos tigres se asoman a las ventanas.*

poème repris du recueil *Los Puentes*, México, 1955

Ma bien-aimée

Ma bien-aimée est un jour à deux soleils,
son regard est la saison des métaux.

Je voyage par sa gorge,
sur des planètes nues que j'habite de lèvres.

Mes mains rêvent,
traversent des jardins où les fleurs sont des oiseaux.

Ses épaules, anges attrapés au vol
m'enlèvent dans leur fuite.

Son cœur et le mien
palpitent entre ses cuisses.

Je voyage dans ses cheveux
jusqu'à l'étang aux poissons d'or,
dans les eaux d'une autre planète, quand elle me regarde.

Ma bien-aimée est la ville
où toutes les rues mènent à la lune,
des tigres magnifiques se montrent aux fenêtres.

La Resurreccion de la eternidad

*De una ligera muerte ¿cómo perder la vida?;
de una ligera vida ¿cómo perder la muerte?
¿Cómo no dar el primer paso hacia el sol,
si después de esta pena a lo largo de los brazos,
esta sopa de graznidos,
esta guitarra derramando arañas,
esta noche que nos crece como mil cabezas,
ni un solo paso más cabrá en la nada?*

*Al abrirse nuestras manos,
como al estallar una granada en la noche,
devorarán la oscuridad que nos rodea.*

*En el perfume azul del aire en el invierno
crece el muñón del rayo
y en las comarcas más leves de la música.*

*El resuello del sumergido
ha inflado la burbuja que hace el mundo;
desde el fondo del mar salió, al quebrarse
una pupila de mirar vacío*

poème repris du recueil *Los Puentes*, México, 1955

La Résurrection de l'éternité

Comment perdre la vie d'une mort légère?
Comment d'une vie légère perdre la mort?
Comment ne pas donner le premier pas vers le soleil
si après cette peine le long des bras,
cette soupe de cris,
cette guitare déversant des araignées,
cette nuit qui nous pousse comme mille têtes,
même un pas de plus ne pourrait entrer dans le néant.

Nos mains, en s'ouvrant
comme une grenade éclate dans la nuit,
dévorèrent l'obscurité qui nous entoure.

Dans le parfum bleu de l'air dans l'hiver
croît le moignon de la foudre
et dans les contrées les plus légères de la musique.

Le souffle du noyé
a gonflé la bulle d'air qui fait le monde;
du fond de la mer elle est sortie
d'un œil au regard vide qui s'est brisé

La Sombra de la luz

*Abonda nuestro ser tifón de brisa,
océanos mueve el respirar; amaga
el gesto que a los astros se propaga,
el otro del nuevo hombre que el sol pisa.*

*Estremece a la estrella el menor roce
de su luz, vivo lago que a tu aciaga
pupila, a fuer de amor, llene y rehaga
y música en tus párpados empoce.*

*Desvía los cometas, en la fuente
el pez desatinado; en las esferas
cobra vida la voz así que expira:*

*Suena el cielo en la sangre nuevamente,
al sol retorna un eco de panteras
y al lucero la nota de la lira.*

poème repris du recueil *Los Puentes*, México, 1955

L'ombre de la lumière

Un typhon de brise approfondit l'être,
la respiration meut des océans,
le geste qui se propage aux astres
esquisse celui d'un homme sur le soleil.

L'étoile frémit au moindre frôlement
de sa lumière, lac vivant qui, à force d'amour,
remplit et refait tes pupilles funestes
et sous tes paupières dépose de la musique.

Dans la fontaine le poisson affolé
dévie les comètes, et dans les sphères
reprend vie la voix dès qu'elle expire:

À nouveau le ciel résonne dans le sang,
au soleil retourne un écho de panthères
et à l'étoile la note de la lyre.

Extra-muros

Un corbeau pèse sur l'haleine
comme si en les nommant
on entourait de silence les objets,
les soulevait abandonnant leur image sur le sol
pour les y laisser choir du haut
sonnant en pleine mer.

Parler est ne pas laisser être sans moi les choses,
ne pas te laisser être sans moi.

Brèche dans la voix,
blessure dans la voix
par où s'en va ma vie dans la tienne,
ton écoute me fait mal à la voix.

Quand tu m'écoutes tu m'es,
par ta peau je perçois l'aube,
en troupeau le matin, par tes cheveux;
bleu à odeur de lune,
par tes seins je me reconnais.

Qui parle choît,
tombe de son propre corps,
tombe de sa main,
tombe dans un albatros qui tombe.

Je ne fais que voler ce qui se tait en toi,
je le ferme comme dans un poing dans mon cœur
... et mon cœur me précède dans la chute,
dans ce que j'allais dire
la mer écrasant le silence
contre la tempête immobile de rochers.

II

Comme sur le point d'être,
rocher au bord de l'abîme
que le moindre changement de lumière pousserait dans le
vide,

j'attends au bord de toi
d'être absorbé par une étoile filante te parcourant
ou par le nœud de rosée
allumé dans ta gorge par ce qui passe.

Sans toi est sans moi abondamment,
un son brisant les objets par-dedans
et les laissant intacts par-dehors.

C'est m'attendre dans le lointain
être autre part où jamais je n'arrive.

De nous ne reste que la pluie
comme une photo en petits morceaux
ou une lettre qui s'effacerait
au fur et à mesure où je l'écris.

... Enfin, tous deux sommes un autre
qui à tous deux tourne le dos,
quelqu'un dont la voix ne serait
que le silence qui a reculé,
quelqu'un peu à peu,
quelqu'un personne depuis tous,
quelqu'un rien que du côté gauche,
quelqu'un quelque chose.

III

Devenu silence
pour entrer en toi sans que tu le saches,
me heurtant au son
et trébuchant sur un bruit secret de plumes,
je suis plutôt que *je dis* je t'aime,
comme allant d'un silence à un autre plus profond,
comme poussé du haut au silence
qui résonne dans ma poitrine.

Se taire est dire vaguement quelque chose
et dire quelque chose se taire de manière précise,
pour cela je vais à la vérité en marchant,
me jetant dans des cours
où le silence entre à grandes bouffées
et le ciel à grande voix,
ainsi, d'un saut, entouré de toi partout,
à un autre où partout je t'entoure,
je me romps quelque chose
mais c'est quelque chose de dit.

Devenu silence qui attend ta voix,
je m'ajoute à l'obscurité,
silence avançant à tâtons pour toucher le tien,
silence renversant des pots de fleurs,
des chaises, des tables,
rendant amour les choses,
une lettre sans fin la voie lactée,
le soleil une parole immense
que la nuit ne réussit à effacer des objets.

Paris, 1961-1963, poème inédit

Je t'aime du fond de l'océan,
je te vole,
je te saccage du fond de la nuit,
mais suis pris par toi quand je te prends.

Je n'aurai pas de quoi être
si tu ne me le donnes pas,
si je ne vais pas
avec mon inaccessible au tien,
jusqu'à ne plus être qu'un aller pur
sans jamais atteindre le but,
aller pur vers ton pur aller,
comme si l'on ne s'était donné la main
que pour ne jamais arriver où nous allons.

Être est un parcours sans fin vers être,
un *aller être*, de plus en plus vertigineux.
Je t'aime au-delà de ce que je suis.

1993, poème inédit

Fuera del Tiempo
Al día

19 de abril 2000

*Me duele la cabeza en otro planeta,
me duele la cabeza
en un cuerpo decapitado,
me duele la cabeza desde las estrellas,
me duele el dolor de cabeza de otro;
me duele el nombre de las cosas,
me duele lo sin nombre;
me duele
en lo desconocido dentro de mí
lo desconocido fuera de mí.*

20 de abril 2000

*Con un sombrero de todo el cielo
sobre una cabeza sin límites,
pienso.*

*Pienso,
como si las balas se pusiesen a pensar
y matasen al que tira,
como si un árbol
se pusiese de repente a pensar
espantando los pájaros;
el infinito se pusiese a pensar
y buscáse a ser hombre;
la lluvia se pusiese a pensar
mojando en el mismo sitio
más a los unos que a los otros;
la materia bruta se pusiese a pensar
sin pensar que piensa.*

Hors du temps Au jour le jour

19 avril 2000

J'ai mal à la tête dans une autre planète,
j'ai mal à la tête
dans un corps décapité,
j'ai mal à la tête depuis les étoiles,
j'ai mal au mal de tête d'un autre;
le nom des choses me fait mal,
le sans nom me fait mal;
me fait mal,
dans l'inconnu en moi,
l'inconnu en-dehors de moi.

20 avril 2000

Avec un chapeau de tout le ciel
sur une tête sans limites,
je pense.

Je pense,
comme si les balles se mettaient à penser
et tuaient celui qui tire;
comme si un arbre
se mettait soudain à penser
effrayant les oiseaux;
l'infini se mettait à penser
et cherchait à devenir homme,
la pluie se mettait à penser,
mouillant sur le même lieu
les uns plus que les autres;
la matière brute se mettait à penser,
sans penser qu'elle pense.

*O como si alguien se pusiese a no-pensar
mientras lo asalta un pensamiento,
pierdo el firmamento
pero no lo sin límites;
pierdo la lluvia
pero no el azur con que moja la tierra;
pierdo el pensar del árbol
pero no la huida de los pájaros;
pierdo lo materia bruta
pero no su no darse cuenta
que piensa.*

21 de abril 2000

*El corazón aún envuelto de desconocido,
el cuerpo aún mojado de estrellas,
aún estremecido de murmullos azules,
veo nacer el día como una amenaza
y regreso corriendo a la noche,
a lo tú y yo sin límites.*

Ou comme si quelqu'un
se mettant à ne plus penser
tandis que l'assaille une pensée,
je perds le firmament
mais non le sans limites,
je perds la pluie mais non l'azur
avec lequel elle mouille la terre;
je perds l'arbre qui pense
mais non la fuite des oiseaux,
je perds la matière brute
mais non son ne pas se rendre compte
qu'elle pense.

21 avril 2000

Le cœur encore enveloppé d'inconnu,
le corps encore mouillé d'étoiles,
encore frémissant de murmures bleus,
je vois naître le jour comme une menace
et reviens en courant à la nuit,
au toi et moi sans limites.

Poème inédit
Augusto Lunel

Les traductions d'Agnès Morghen et de Claudine Wick ont été faites en collaboration avec l'auteur.

Augusto Lunel, né à Lima (Pérou), en 1926, est mort récemment, en janvier 2009 à Paris. En 1955, il publie à Mexico *Los Puentes* avec des illustrations de Leonora Carrington, éd. Los Presentes. Il arrive à Paris en 1958 où il se lie d'amitié avec André Breton et Benjamin Péret. En 1961, il publie, dans la revue " Les Lettres nouvelles", des poèmes choisis et présentés par Octavio Paz. De 1961 à 1963, il écrit *Extra-muros*; ces poèmes seront lus en 1964, à la Radio, par Maria Casarès. En 1963 Jean Tardieu accueille, à la Biennale de Paris, dans la section organisée par l'ORTF: " Arts du langage", deux spectacles conçus par Lunel. En 1964, un de ses contes *The Polka Dot Twins* accompagné de dessins de Claudine Wick, paraît aux USA, éd. George Brassiller. En 1971, publication au Pérou de *Miroirs Parallèles* par l'Université Nationale de l'Éducation. De 1974 à 1978 Lunel est l'auteur de nombreuses pièces de théâtre pour enfants, parmi lesquelles *Le Califourchon ou Un petit lion au pays des roses* et *La princesse qui ne savait pas dire non*, qu'il met, lui-même, en scène dans une multitude de lieux, notamment au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, au Théâtre Daniel-Sorano ou au Festival de Nancy. En 1979, aux éditions Plasma, le collectif Le Récipiendaire présente dans le volume *Discours* un choix significatif de poèmes de *Soleil à Soleil*. À partir de 1993 Lunel entreprend la rédaction de *Hors du temps, au jour le jour*. Il effectue, par ailleurs, nombre de traductions, prononce des conférences et écrit des préfaces pour des catalogues d'expositions de ses amis peintres ou sculpteurs.

Jean-Michel Goutier